

L'ennemi

Guy Lalancette

Number 127, November 2010

Dilemme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61802ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lalancette, G. (2010). L'ennemi. *Moebius*, (127), 19–24.

GUY LALANCETTE

L'ennemi

Il disait qu'il était allé à la guerre. Non, ce n'est pas ce qu'il disait. Il disait toujours qu'il avait fait la guerre.

Et moi, j'ai cherché la guerre sans la trouver pendant longtemps. Je pensais que faire la guerre c'était quelque chose comme faire la vaisselle avec Carmen, ma vieille sœur, ou faire les repas de ma mère qui me laissait parfois laver les carottes ; faire mon lit tout seul pour faire le grand comme on disait chez nous ; faire les commissions avec Bruno qui marchait trop vite et me trouvait embarrassant ; faire les devoirs de Raymond avec Raymond qui allait à l'école ou faire du bois pour l'hiver avec la scie, la hache et mon père où j'avais le droit de transporter une bûche à la fois – deux, c'aurait été trop lourd. Mais faire la guerre, c'était autre chose que je ne comprenais pas.

Il faut dire que j'avais quatre ans et que je n'avais encore jamais tué personne.

Mon grand-père s'appelait Nézime. C'est lui qui avait fait la guerre. Il vivait avec nous et il me disait souvent : « Mon p'tit gars, moi j'ai fait la guerre et j'en suis revenu. » C'est comme ça que j'ai compris que la guerre, c'était ailleurs. Mais où ? Mon grand-père allait au village tous les jours et il revenait seulement à l'heure du souper d'habitude. Moi aussi je suis allé au village parfois, surtout le dimanche quand il y avait une messe. Un jour, j'ai été au restaurant Sportman pour avoir un cornet de crème glacée au chocolat. Mais ça ne durait jamais toute la journée. J'ai bien cherché et je n'ai pas vu la guerre. J'ai pensé que j'avais peut-être mal regardé.

Quand je demandais à mon grand-père Nézime où il allait au village, il disait qu'il allait aux femmes et il riait pendant que ma mère lui faisait les gros yeux.

Je savais que des femmes c'était des filles mariées comme ma mère ou ma vieille sœur Carmen qui deviendrait une femme si elle arrivait à épouser un gars qui s'appelait Jérôme avec une moto, même si on n'avait pas d'argent pour les noces. Ma mère disait que de toute façon Carmen était trop jeune. C'est vrai que grand-père était vieux avec une barbe blanche. Même ma mère était vieille avec quatre enfants. D'être vieux, c'était peut-être mieux pour la guerre. Pendant un temps, j'ai pensé que faire la guerre c'était comme faire la noce d'un mariage.

Plus tard, quand j'ai eu un an de plus et un habit neuf pour faire la communion, mon grand-père Nézime a dit que pour faire la guerre, ça prenait un uniforme et un fusil. Pour le fusil, je savais ce que c'était. On en avait un pour les perdrix, les canards et les lièvres et un autre plus gros pour les originaux. J'ai pensé que peut-être on pouvait en donner un à Carmen pour faire la guerre avec Jérôme. Mais l'uniforme, je ne savais pas ce que c'était avant que mon grand-père qui avait fait la guerre me l'explique. Il a dit que c'était un habit spécial fait exprès pour ça, la guerre, et que mon habit de communion c'était juste pour être beau. Puis il m'a amené dans sa chambre et il a ouvert sa garde-robe pour me montrer ses uniformes. C'est très compliqué, les habits de la guerre.

Il y en avait trois. Un drôle de vert qui s'appelait kaki avec des poches partout, une grosse ceinture kaki aussi avec des crochets, un béret presque comme celui de Chantale Huot, la folle d'à côté, mais avec une image sur le devant et kaki comme le reste, et une paire de bottes noires luisantes comme de l'eau. Il a dit que c'était sa tenue de campagne pour faire la guerre. Il m'a dit que tenue, ça voulait aussi dire uniforme. Mais la campagne, c'était dans le rang Sainte-Anne de l'autre côté du pont avec les vaches de mon oncle Rolland. J'ai pensé que si la guerre c'était à la campagne, c'est sûr que je n'avais pas pu la trouver au village.

Son deuxième uniforme avec moins de poches et plein de boutons en or était vert plus pâle, mais assez vert quand même. Il avait une ceinture noire avec des gros souliers luisants comme les bottes et une drôle de calotte pas de palette qui ressemblait à un hot dog aplati. C'était un peu comme l'habit du dimanche de mon père et il appelait ça

une tenue de ville. Je n'avais jamais vu de vraies villes mais je savais que ça existait parce que j'avais vu des images dans des livres et les photos de mon oncle Jean et de mon oncle Mathieu qui restaient là. Et j'ai pensé qu'il y avait peut-être une autre sorte de guerre dans les villes qui n'était pas la guerre de la campagne. Et peut-être même que la guerre, c'était partout excepté au village.

Le dernier uniforme, c'était un vert presque noir avec une ceinture blanche, une chemise blanche aussi, une cravate et plein de dessins sur les manches et les épaules avec des franges de rideau. Il avait aussi une grosse calotte blanche qui est un képi et, sur la poitrine de la tenue, des rubans multicolores pour accrocher des étoiles et des ronds en tôle dorée qui s'appelaient des décorations ou des médailles de guerre, comme il a dit. Moi aussi j'avais des médailles, au moins deux : une de saint Joseph et une autre de saint Antoine, mon patron de baptême parce que je m'appelle Antoine. C'est ma mère qui les avait eues à l'église, les médailles. Pendant un temps, j'ai été content parce que j'ai cru que moi aussi j'avais des médailles de guerre. Mon grand-père a dit que cet uniforme-là, c'était sa tenue de cérémonie surtout pour aller au mess. Ça ressemblait au costume des gardes paroissiaux qui passaient la quête pendant l'église du dimanche et j'ai pensé qu'il s'était trompé et qu'il voulait dire : à la messe. Ça marchait bien avec les médailles, mais ça commençait à être compliqué.

Ce soir-là, j'étais mêlé et fatigué. Je ne savais plus où c'était la guerre, ni comment la faire, et je suis allé me coucher.

Le lendemain, mon grand-père a ouvert une malle au pied de son lit dans sa chambre. On aurait dit un coffre à jouets comme le mien, mais plus grand et brun. Ses jouets à lui, il a dit que ce n'était pas des jouets. Il m'a montré un couteau comme le poignard de Bruno, mais plus grand ; un drôle de chapeau comme un bol de cuisine pour mélanger les gâteaux ; une sorte de boule qu'il a appelée une grenade souvenir, une ceinture pour mettre des balles et surtout son fusil pour faire la guerre. C'était un fusil plus lourd qu'une bûche. Je le sais parce qu'il me l'a mis dans les mains pour me montrer à viser. Il a dit que pour faire la guerre il faut avoir du visou et qu'on n'est jamais trop jeune pour apprendre. C'est à ce moment-là que ma mère est entrée dans la chambre. Et on a eu la guerre.

Ma mère m'a arraché le fusil des mains et elle a crié après mon grand-père Nézime des insultes que je n'ai pas comprises. Mon grand-père a répondu qu'il faisait juste me montrer la guerre pour m'apprendre la vie. Ma mère a crié encore qu'on sera bien avancé quand j'aurai tiré sur les voisins ; que si c'était comme ça, que s'il aimait ça tant que ça, la guerre, il allait l'avoir, et pour de bon. Et on l'a eue. La guerre, c'est la chicane.

Après, mon grand-père est allé vivre chez ma tante Viviane, et ma mère m'a dit que mon grand-père Nézime ne se rendait pas compte et que la guerre c'était fait pour tuer du monde et que j'étais trop petit pour comprendre. Et moi j'ai compris qu'il faudrait que je grandisse pour tuer la folle à Chantale Huot, la voisine d'à côté qui me disait des noms et me garrochait des roches et des balles de neige. Et j'ai grandi, mais pas assez vite. C'est Bruno qui a tout eu.

Bruno, c'est mon vieux frère qui a quinze ans de plus que moi. Il a désobéi à ma mère et il a fait un soldat avec des habits quasiment pareils à grand-père qui était content. Quand il est parti pour faire la guerre, ma mère ne voulait pas. Mon père a dit qu'on ne pouvait rien faire parce qu'il avait la majorité, Bruno. Et quand on a la majorité, on peut faire ce qu'on veut. C'est très compliqué parce que pour avoir la majorité il faut être vieux comme pour la guerre.

La première fois que Bruno est revenu de la guerre (où il faut aller en avion et c'est sûr que je ne l'aurais jamais trouvée par ici), je l'ai écouté en cachette pendant qu'il racontait la guerre à mon grand-père Nézime chez ma tante Viviane où on était allé fêter Noël. Il a dit qu'il avait tué quatre ennemis. Les ennemis, c'est des personnes qu'il faut trouver pour les tuer, sinon on ne peut pas faire la guerre.

Bruno a dit aussi que son premier tué, il ne s'en était même pas rendu compte ; qu'il avait obéi et tiré des balles avec son fusil derrière un tas de sable. C'est son capitaine avec des longues-vues qui lui a dit bravo. Grand-père avait l'air un peu déçu mais il a dit : « C'est mieux que rien. » Ils ont quand même été contents et ils ont fait un toast de bière au premier tué de Bruno. C'est sûr que pour tuer une perdrix, il faut viser comme il faut, la suivre et tirer au bon moment, comme dit mon père. Mon père dit aussi que la chasse c'est pas si simple et que c'est sérieux. Peut-être que la guerre, c'est plus facile.

Après, Bruno a dit que ses deux autres tués, il les a eus avec une grenade. On aurait dit que ça ne comptait pas, parce que personne n'a fait de toast. J'ai été étonné parce que j'en ai vue une, une grenade, dans la malle de grand-père et c'est comme une grosse roche. Je trouvais que si Bruno avait tué deux ennemis avec une seule roche, ça devait être plus difficile qu'avec un fusil. Moi, j'en ai un tire-roche que je cache dans la shed à bois ; une fois j'ai tiré sur la folle à Huot et je l'ai manquée. Peut-être que ma roche était trop petite. En tout cas...

La meilleure histoire, c'est le quatrième tué. Bruno a dit qu'il se promenait avec son capitaine, qui est une sorte de chef, et le Peloton (je ne sais pas qui c'est, le Peloton) quand ils ont eu une embuscade. Une embuscade, c'est quand on est surpris. J'en ai fait une, une fois, à Chantale Huot avec une jambette et elle est partie chez elle en pleurant. Bruno a continué à raconter que le Peloton s'est mis à l'abri (peut-être qu'il avait peur) et que lui et son capitaine se sont séparés de chaque côté de la cabane où il y avait un ennemi. Il a dit Taliban parce qu'il devait savoir son nom. Après, ils ont attendu derrière des rochers. Mais avant, ils s'étaient dit des signes pour savoir quoi faire et, quand le capitaine a tiré sur la cabane avec son fusil, Taliban a levé la tête et c'est là que Bruno a tiré à son tour en plein dans la tête de l'ennemi. Il a dit juste dans l'oreille, tellement il l'a bien vu cette fois-là. C'était comme pour un orignal. Mon père dit que pour tuer un orignal, il faut l'attirer avec un bruit qu'il reconnaît et que là, quand il se montre, il faut vite lui tirer une balle dans la tête. Le mieux, c'est dans la tête. Autrement, il faut lui courir après pour le finir et ça peut être long et fatigant.

En tout cas, après l'histoire de Bruno, ils ont fait au moins trois toasts d'honneur et grand-père a dit qu'il était fier. Il a dit aussi que Bruno recevrait certainement une décoration qui s'appelle l'étoile de quelque chose que je n'ai pas compris, surtout s'il tue un autre ennemi qui serait le cinquième. C'est comme en première année à l'école avec madame Claire qui colle une étoile d'or sur notre page si on écrit cinq lignes de lettres sans faute.

Ça faisait seulement deux semaines que Bruno était reparti faire la guerre quand on a reçu une nouvelle. Après, ma mère et mon père sont allés chercher Bruno dans un

aéroport. Je l'ai vu avec mon grand-père Nézime à la télévision quand il est sorti de l'avion dans une boîte parce qu'il était mort avec une balle d'un ennemi, Bruno.

Plusieurs jours après, on est allé au cimetière avec ma mère, mon père, Raymond, ma vieille sœur Carmen et son Jérôme et grand-père. On aurait dit aussi que tout le village était là, et même Chantale Huot qui est moins idiote qu'avant. C'était pour l'enterrement de Bruno. Il y avait plusieurs soldats habillés en cérémonie et un qui avait une trompette, mais grand-père a dit que c'était un clairon. Je pense que grand-père a dû être content parce qu'un capitaine de l'armée (l'armée, c'est comme ça qu'on dit pour la guerre) s'est avancé pour donner une décoration de médaille en étoile à Bruno parce qu'il avait tué un autre ennemi, je pense. Mais comme Bruno était mort, il l'a donné à mon père. Il a dit que c'était une médaille pour les héros de guerre morts au combat. Grand-père, je l'ai vu, a pleuré un peu. C'est certain que Bruno aurait été content de la voir, la médaille, mais il était dans le cercueil qui descendait dans un trou pendant qu'un soldat jouait de la musique avec son clairon. Après, les autres soldats ont tiré des coups de fusil dans les airs comme s'ils voulaient tuer des perdrix.

Maintenant, j'ai six ans et demi et je sais que faire la guerre c'est tuer des ennemis. Mais je ne comprends pas pourquoi ils ont tué Bruno qui n'était pas un ennemi, ça c'est sûr.

Je pense que pour que ça marche comme il faut, la guerre, il faut décider : ou bien on fait un soldat ou bien on fait un ennemi. Moi, je voudrais bien faire un soldat comme Bruno et grand-père Nézime pour faire la guerre quand je vais être vieux, mais si les ennemis ont des fusils aussi, je trouve que c'est pas juste et que c'est difficile de choisir. En plus, peut-être que les ennemis ont des plus gros fusils. Mais grand-père dit qu'ils n'ont pas d'uniforme et, moi, je voudrais bien en avoir un, un habit d'uniforme de guerre avec des médailles pour les morts.